

Épreuve de spécialité : commentaire d'un texte littéraire

Vous commenterez le texte ci-dessous en 20 minutes environ. Vous pouvez choisir de le commenter en suivant l'ordre de la lecture, ou de rassembler vos remarques selon un plan qui met en valeur les principaux enjeux du texte. Votre interprétation tiendra compte, par exemple, de son genre littéraire, de son contexte historique et culturel, de sa structure, de sa forme (vocabulaire, syntaxe, effets stylistiques et poétiques), de sa thématique et de sa tonalité.

Votre commentaire sera suivi d'un entretien avec le jury.

Romain Rolland

***Vie de Tolstoï*, 1911**

[Incipit]

La lumière qui vient de s'éteindre

La grande âme de Russie dont la flamme s'allumait, il y a cent ans, sur la terre, a été, pour ceux de ma génération, la lumière la plus pure qui ait éclairé leur jeunesse. Dans le crépuscule aux lourdes ombres du XIX^e siècle finissant, elle fut l'étoile consolatrice, dont le regard attirait, apaisait nos âmes d'adolescents. Parmi tous ceux — ils sont nombreux en France — pour qui Tolstoï fut bien plus qu'un artiste aimé, un ami, le meilleur, et, pour beaucoup, le seul ami véritable dans tout l'art européen, — j'ai voulu apporter à cette mémoire sacrée mon tribut de reconnaissance et d'amour.

Les jours où j'appris à le connaître ne s'effaceront point de ma pensée. C'était en 1886. Après quelques années de germination muette, les fleurs merveilleuses de l'art russe venaient de surgir de la terre de France. Les traductions de Tolstoï et de Dostoïevski paraissaient dans toutes les maisons d'éditions à la fois, avec une hâte fiévreuse. De 1885 à 1887 furent publiés à Paris *Guerre et Paix*, *Anna Karénine*, *Enfance et Adolescence*, *Polikouchka*, *la Mort d'Ivan Iliitch*, les nouvelles du Caucase et les contes populaires. En quelques mois, en quelques semaines, se découvrait à nos yeux l'œuvre de toute une grande vie, où se reflétait un peuple, un monde nouveau.

Je venais d'entrer à l'École Normale. Nous étions, mes camarades et moi, bien différents les uns des autres. Dans notre petit groupe, où se trouvaient réunis des esprits réalistes et ironiques comme le philosophe Georges Dumas, des poètes tout brûlants de passion pour la Renaissance italienne comme Suarès, des fidèles de la tradition classique, des Stendhaliens et des Wagnériens, des athées et des mystiques, il s'élevait bien des discussions, il y avait bien des désaccords ; mais pendant quelques mois, l'amour de Tolstoï nous réunit presque tous. Chacun l'aimait pour des raisons différentes : car chacun s'y retrouvait soi-même ; et pour tous c'était une révélation de la vie, une porte qui s'ouvrait sur l'immense univers. Autour de nous, dans nos familles, dans nos provinces, la grande voix venue des confins de l'Europe éveillait les mêmes sympathies, parfois inattendues. Une fois, j'entendis des bourgeois de mon Nivernais, qui ne s'intéressaient point à l'art et ne lisaient presque rien, parler de *La Mort d'Ivan Iliitch* avec une émotion concentrée. [...]

Que les idées de Tolstoï fussent ou non empruntées — nous le verrons par la suite — jamais voix pareille à la sienne n'avait encore retenti en Europe. Comment expliquer autrement le frémissement d'émotion que nous éprouvions alors à entendre cette musique de l'âme, que nous attendions depuis si longtemps et dont nous avons besoin ? La mode n'était pour rien dans notre

sentiment. La plupart d'entre nous n'ont, comme moi, connu le livre d'Eugène-Melchior de Vogüé sur le *Roman russe* qu'après avoir lu Tolstoï ; et son admiration nous a paru pâle auprès de la nôtre. M. de Vogüé jugeait surtout en littérateur. Mais nous, c'était trop peu pour nous d'admirer l'œuvre : nous la vivions, elle était nôtre. Nôtre, par sa vie ardente, par sa jeunesse de cœur. Nôtre, par son désenchantement ironique, sa clairvoyance impitoyable, sa hantise de la mort. Nôtre, par ses rêves d'amour fraternel et de paix entre les hommes. Nôtre, par son réquisitoire terrible contre les mensonges de la civilisation. Et par son réalisme, et par son mysticisme. Par son souffle de nature, par son sens des forces invisibles, son vertige de l'infini.

Ces livres ont été pour nous ce que *Werther* a été pour sa génération : le miroir magnifique de nos puissances et de nos faiblesses, de nos espoirs et de nos terreurs.

Épreuve de spécialité : commentaire d'un texte littéraire

Vous commenterez le poème ci-dessous en 20 minutes environ dans sa langue originale. Vous pouvez choisir de le commenter en suivant l'ordre de la lecture, ou de rassembler vos remarques selon un plan qui met en valeur les principaux enjeux du texte. Votre interprétation tiendra compte, par exemple, de son genre littéraire, de son contexte historique et culturel, de sa structure, de sa forme (vocabulaire, syntaxe, effets stylistiques et poétiques), de sa thématique et de sa tonalité.

Votre commentaire sera suivi d'un entretien avec le jury.

NB : une traduction du poème est donnée comme aide à la lecture.

Joachim DU BELLAY (1522-1560),

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine :

Plus mon Loire gaulois, que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Épreuve de spécialité : commentaire d'un texte littéraire

Vous commenterez le texte ci-dessous en 20 minutes environ. Vous pouvez choisir de le commenter en suivant l'ordre de la lecture, ou de rassembler vos remarques selon un plan qui met en valeur les principaux enjeux du texte. Votre interprétation tiendra compte, par exemple, de son genre littéraire, de son contexte historique et culturel, de sa structure, de sa forme (vocabulaire, syntaxe, effets stylistiques et poétiques), de sa thématique et de sa tonalité.

Votre commentaire sera suivi d'un entretien avec le jury.

Jean Giono

L'homme qui plantait des arbres (1953)

Le berger qui ne fumait pas alla chercher un petit sac et déversa sur la table un tas de glands. Il se mit à les examiner l'un après l'autre avec beaucoup d'attention, séparant les bons des mauvais. Je fumais ma pipe. Je me proposai pour l'aider. Il me dit que c'était son affaire. En effet : voyant le soin qu'il mettait à ce travail, je n'insistai pas. Ce fut toute notre conversation. Quand il eut du côté des bons un tas de glands assez gros, il les compta par paquets de dix. Ce faisant, il éliminait encore les petits fruits ou ceux qui étaient légèrement fendillés, car il les examinait de fort près. Quand il eut ainsi devant lui cent glands parfaits, il s'arrêta et nous allâmes nous coucher.

La société de cet homme donnait la paix. Je lui demandai le lendemain la permission de me reposer tout le jour chez lui. Il le trouva tout naturel, ou, plus exactement, il me donna l'impression que rien ne pouvait le déranger. Ce repos ne m'était pas absolument obligatoire, mais j'étais intrigué et je voulais en savoir plus. Il fit sortir son troupeau et il le mena à la pâture. Avant de partir, il trempa dans un seau d'eau le petit sac où il avait mis les glands soigneusement choisis et comptés.

Je remarquai qu'en guise de bâton, il emportait une tringle de fer grosse comme le pouce et longue d'environ un mètre cinquante. Je fis celui qui se promène en se reposant et je suivis une route parallèle à la sienne. La pâture de ses bêtes était dans un fond de combe. Il laissa le petit troupeau à la garde du chien et il monta vers l'endroit où je me tenais. J'eus peur qu'il vînt pour me reprocher mon indiscretion mais pas du tout : c'était sa route et il m'invita à l'accompagner si je n'avais rien de mieux à faire. Il allait à deux cents mètres de là, sur la hauteur.

Arrivé à l'endroit où il désirait aller, il se mit à planter sa tringle de fer dans la terre. Il faisait ainsi un trou dans lequel il mettait un gland, puis il rebouchait le trou. Il plantait des chênes. Je lui demandai si la terre lui appartenait. Il me répondit que non. Savait-il à qui elle était ? Il ne savait pas. Il supposait que c'était une terre communale, ou peut-être, était-elle propriété de gens qui ne s'en souciaient pas ? Lui ne se souciait pas de connaître les propriétaires. Il planta ainsi cent glands avec un soin extrême.

Après le repas de midi, il recommença à trier sa semence. Je mis, je crois, assez d'insistance dans mes questions puisqu'il y répondit. Depuis trois ans il plantait des arbres dans cette solitude. Il en avait planté cent mille. Sur les cent mille, vingt mille étaient sortis. Sur ces vingt mille, il comptait encore en perdre la moitié, du fait des rongeurs ou de tout ce qu'il y a d'impossible à prévoir dans les desseins de la Providence. Restaient dix mille chênes qui allaient pousser dans cet endroit où il n'y avait rien auparavant.

Épreuve de spécialité : commentaire d'un texte littéraire

Vous commenterez le poème ci-dessous en 20 minutes environ dans sa langue originale. Vous pouvez choisir de le commenter en suivant l'ordre de la lecture, ou de rassembler vos remarques selon un plan qui met en valeur les principaux enjeux du texte. Votre interprétation tiendra compte, par exemple, de son genre littéraire, de son contexte historique et culturel, de sa structure, de sa forme (vocabulaire, syntaxe, effets stylistiques et poétiques), de sa thématique et de sa tonalité.

Votre commentaire sera suivi d'un entretien avec le jury.

NB : une traduction du poème est donnée comme aide à la lecture.

François Villon, ballade

texte original

traduction

<p>Frères humains qui après nous vivez N'ayez les cœurs contre nous endurcis, Car, se pitié de nous pauvres avez, Dieu en aura plus tost de vous merciz. Vous nous voyez cy attachez cinq, six Quant de la chair, que trop avons nourrie, Elle est pieça devoree et pourrie, Et nous les os, devenons cendre et pouldre. De nostre mal personne ne s'en rie : <i>Mais priez Dieu</i> <i>que tous nous vueille absouldre !</i></p> <p>Se frères vous clamons, pas n'en devez Avoir desdain, quoy que fusmes occiz Par justice. Toutesfois, vous savez Que tous hommes n'ont pas bon sens rassiz ; Excusez nous, puis que sommes transis, Envers le filz de la Vierge Marie, Que sa grâce ne soit pour nous tarie, Nous préservant de l'infenale fouldre. Nous sommes mors, ame ne nous harie; <i>Mais priez Dieu</i> <i>que tous nous vueille absouldre!</i></p>	<p>Frères humains qui après nous vivez, N'ayez pas vos cœurs durcis à notre égard, Car, si pitié de nous pauvres avez, Dieu en aura plus tôt de vous merci. Vous nous voyez attachés ici, cinq, six : Quant à notre chair, que nous avons trop nourrie, Elle est depuis longtemps dévorée et pourrie, Et nous, les os, devenons cendre et poussière. De notre malheur, que personne ne se moque, <i>Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!</i></p> <p>Si nous vous appelons frères, vous n'en devez Avoir dédain, bien que nous ayons été tués Par justice. Toutefois vous savez Que tous les hommes n'ont pas l'esprit bien rassis. Excusez-nous, puisque nous sommes trépassés, Auprès du fils de la Vierge Marie, De façon que sa grâce ne soit pas tarie pour nous, Et qu'il nous préserve de la foudre infernale. Nous sommes morts, que personne ne nous tourmente, <i>Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!</i></p>
---	---

La pluye nous a debuez et lavez,
Et le soleil dessechez et noirciz:
Pies, corbeaulx nous ont les yeulx cavez
Et arraché la barbe et les sourciz.
Jamais nul temps nous ne sommes assis ;
Puis ça, puis la, comme le vent varie
A son plaisir sans cesser nous charie,
Plus becquetez d'oiseaulx que dez à coudre.
Ne soyez donc de nostre confrarie,
Mais priez Dieu
que tous nous vueille absouldre!

Prince Jhesus, qui sur tous a maistrerie,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :
A luy n'avons que faire ne que souldre.
Hommes, icy n'a point de mocquerie,
Mais priez Dieu
que tous nous vueille absouldre.

La pluie nous a lessivés et lavés
Et le soleil nous a séchés et noircis;
Pies, corbeaux nous ont crevé les yeux,
Et arraché la barbe et les sourcils.
Jamais un seul instant nous ne sommes assis;
De ci de là, selon que le vent tourne,
Il ne cesse de nous balloter à son gré,
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.
Ne soyez donc de notre confrérie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

Prince Jésus qui a puissance sur tous,
Fais que l'enfer n'ait sur nous aucun pouvoir :
N'ayons rien à faire ou à solder avec lui.
Hommes, ici pas de plaisanterie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre.

Sélection internationale Lettres 2016

Littérature

« Oui, le lecteur en sait plus long sur un livre que son auteur lui-même. Il se passe, entre un roman et son lecteur, un phénomène analogue à celui du développement des photos, tel qu'on le pratiquait avant l'ère du numérique. Au moment de son tirage dans la chambre noire, la photo devenait peu à peu visible. À mesure que l'on avance dans la lecture d'un roman, il se déroule le même processus chimique. Mais pour qu'il existe un tel accord entre l'auteur et son lecteur, il est nécessaire que le romancier ne force jamais son lecteur – au sens où l'on dit d'un chanteur qu'il force sa voix – mais l'entraîne imperceptiblement et lui laisse une marge suffisante pour que le livre l'imprègne peu à peu. »

(Patrick Modiano, Discours de réception du prix Nobel de littérature, 2014)

Vous analyserez et commenterez cette réflexion du romancier Patrick Modiano sur le roman et son lecteur en l'illustrant d'exemples tirés de vos lectures, littéraires et critiques, françaises ou étrangères.